

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO

DU

## Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 31 Aout 1861

No. 34.

SOMMAIRE. — Poésie : Fidélia, ou le modèle de la piété filiale. — Chronique. — Etude sur le Maréchal de Saint-Arnaud, par M. J. Royal. — Ce que c'est qu'une mère, par Mgr. Dupauloup. — Honoraires de deux Médecins. — Un Canadien bon controversiste.

### POESIE.

#### Fidélia, ou le modèle de la piété filiale.

Cette petite pièce de vers est tirée du poème de *la Pitié*, de Dekille; nous ayons cru devoir l'insérer dans notre *Revue*, parce que les actes touchants de piété filiale qui y sont décrits, avec autant de vérité que de sentiment, ne sont pas étrangers aux jeunes personnes de notre beau pays du Canada. Que de *Fidélia* ne pourrait-on pas citer parmi elles!

Si vous pouviez goûter de la volupté pure  
Qu'à l'amour filial attacha la nature,  
Voyez Fidélia dont le sage Addison (1)  
A la postérité transmitt l'aimable nom.

La mort, à son enfance avait ravi sa mère;  
Mais ses traits enchanteurs en offraient, à son père  
La douce ressemblance et le vivant portrait.  
De ce père chéri le cœur idolâtrait.  
Au ciseau de Scopas (2), même au pinceau d'Apelle (3)  
La beauté que je chante eût servi de modèle.

.....  
D'un père bien-aimé les douleurs, les besoins,  
Sans remplir tout son cœur, occupaient tous ses soins.  
Son âme, dévouée à ces doux exercices,  
A son vieux domestique enviait ses services.  
Les plus humbles emplois flattaient son tendre orgueil.  
*Elle-même* avec art dessina le fauteuil  
Qui, par un double appui soutenant sa faiblesse,  
Sur un triple coussin reposait sa vieillesse;  
*Elle-même* à son père offrait ses vêtements,  
Lui préparait ses bains, soignait ses aliments,  
*Elle-même*, à genoux, ajustait sa chaussure:  
*Elle-même* peignait sa blanche chevelure:  
Près de lui rassemblait ses meubles favoris,  
Ses amis de l'enfance et ses livres chéris.  
Souvent, quand la *Beauté*, méditant des conquêtes,  
Se parait pour le bal, les festins ou les fêtes,  
Elle, auprès du vieillard, au coin de leurs foyers,  
Écoulait le récit de ses exploits guerriers;  
Dansait, pinçait son luth: tantôt, avec adresse,  
Lui chantait les vieux airs qui charmaient sa jeunesse;  
Le soir le conduisait au lieu de son sommeil,  
Veillait à son chevet, épiant son réveil,

(1) Auteur Anglais.

(2) Célèbre sculpteur.

(3) Fameux peintre de l'antiquité.

Dressait pour lui la table, et des plantes d'Asie,  
Lui versait, de sa main, l'odorante ambrosie.

Vainement ses amis lui disaient quelquefois:  
"Faut-il vivre toujours sous ces austères lois?  
"Et, même avant l'hymen, connaissant le veuvage,  
"En ces pieux ennuis couler votre jeune âge?  
"Hâtez-vous de saisir ces rapides instants;  
"Vous les regretterez, il n'en sera plus temps.  
"Plus prompte que l'éclair la jeunesse s'envole;  
"De ces tristes devoirs qu'un époux vous console!"

"Ah! ma mère n'est plus, disait-elle, et sa mort,  
"D'un père en cheveux blancs m'a confié le sort:  
"De frivoles plaisirs que la foule s'amuse;  
"Pour moi, mon cœur jouit des biens qu'il se refuse.  
"Je jouis quand je vois, au sortir du sommeil,  
"D'un rayon de gaieté briller son doux réveil.  
"Je jouis quand, le soir, prolongeant ma lecture,  
"J'endors, près de son lit les douleurs qu'il endure.  
"Je jouis quand, le jour, appuyé sur mon bras,  
"Mes secours attentifs aident ses faibles pas.  
"Dans des liens nouveaux ma jeunesse engagée  
"Par deux objets chéris se verrait partagée:  
"L'amour lui volerait une part de mes soins;  
"Je l'aimerais autant; je le soignerais moins.  
"Non, j'en jure aujourd'hui par l'ombre de ma mère,  
"Rien ne pourra jamais me séparer d'un père."

Le généreux dévouement de Fidélia nous en rappelle un autre qui n'est ni moins attendrissant ni moins admirable.

Dans les tristes jours de la *Terror* en France, Madame de Soissande est arrêtée et conduite en prison avec sa fille. Bientôt, sans aucune forme de justice, elles sont, toutes les deux, condamnées à mort. Pendant qu'on les conduisait au supplice, le bourreau s'approche de Mademoiselle de Soissande et lui annonce de la part des juges que, si elle veut consentir à l'épouser, elle aura sa grâce.

Cette proposition la fait d'abord frissonner. Cependant, résolue à tout souffrir pour sauver sa mère, elle surmonte sa répugnance et répond au bourreau: "Ma mère aura-t-elle aussi sa grâce?"

"Non", répondit l'agent de la cruauté Révolutionnaire.

"Eh bien! ajouta la noble et jeune victime, conduisez-moi à la mort."

### CHRONIQUE.

SOMMAIRE. — Rome ancienne et Rome Moderne. — Les œuvres des Souverains Pontifes. — Comparaison de Rome et de Londres.

Il est vrai que les Souverains Pontifes reçurent comme ville Capitale, une cité aussi riche en monuments, qu'elle l'était en souvenirs des fastes de l'antiquité payenne:

Mais ils ne se sont pas contentés d'être les successeurs heureux d'un passé plein de gloire, ils en ont été les conservateurs intelligents et les continuateurs pleins de génie.

Lorsque le voyageur va à Rome, grâce aux soins assidus des Souverains Pontifes, il peut considérer les restes multipliés de la civilisation la plus haute que le monde ait vue dans les temps anciens ; mais ce n'est pas tout ce qu'il a à contempler. A côté de la Rome ancienne, il y a la Rome moderne qui demande autant d'admiration avec ses Eglises, ses collèges, ses bibliothèques, ses palais et enfin ses établissements, ouverts à la misère. Et d'abord pour parler des premiers soins qu'il fallut prendre, pour sauver ce qui existait, ce n'est pas un mérite médiocre que celui d'avoir su conserver les chefs-d'œuvre de l'Art antique : après les Barbares il y avait encore à les défendre contre la suite des siècles, le mauvais goût, l'incurie et la négligence :

Partout ailleurs que de merveilles ont ainsi disparu de la surface du globe ! en Egypte, en Syrie, dans les Indes, en Grèce même, on ne voit souvent que des ruines informes, là où s'élevaient des cités splendides et les plus immenses édifices ; tandis qu'à Rome, grâce aux soins persévérants des Pontifes éclairés, grâce à leurs efforts continuels, malgré le passage des barbares du Nord et du Midi, des Goths, des Vandales et des Sarrasins, on peut voir encore, dans un état de conservation étonnante, douze ou quinze temples, six bains publics, une dizaine d'aqueducs dont trois servent encore à l'usage de la ville moderne, quatre Forums, trois Cirques, quatre théâtres, huit tombeaux gigantesques, douze obélisques, six arcs de triomphes, cinq colonnes Triomphales, deux palais des Empereurs, six mille colonnes et un nombre considérable de statues, qui ont fait dire à un illustre antiquaire, l'abbé Barthélemy, qu'on avait retrouvé la majeure partie de celles que l'on admirait du temps d'Auguste, c'est-à-dire près de soixante et dix mille, sans compter les bas-reliefs et les inscriptions sans nombre, et enfin les anciens manuscrits.

Cependant bien des siècles ont passé, bien des révolutions sont venues ensanglanter le monde, bien des idées nouvelles ont occupé l'esprit des hommes, et avec tout cela, Rome présente le spectacle unique d'une ville ancienne, subsistant au milieu des magnificences d'une des plus belles Cités modernes.

Et en effet, si après avoir examiné les vestiges de l'Antiquité, on reporte son attention vers les productions modernes, quels sentiments n'éprouve-t-on pas en voyant la Rome Chrétienne !

Saint Pierre, la plus riche et la plus gigantesque de toutes les constructions religieuses, élevées par le catholicisme ; le Vatican, occupant une superficie de près de 800,000 pieds carrés, et la couvrant de ses onze mille salles, deux cents escaliers, 22 cours, 2 chapelles, et une vingtaine de galeries, servant de musées, de conservatoires, et de bibliothèques :

De plus, 300 Eglises remplies de chefs-d'œuvre de toutes sortes, et de tout âge ; cinquante palais et *villas*, deux universités, plusieurs collèges et séminaires, des bibliothèques renfermant près de douze cent mille volumes, et au milieu de tout cela, la plus magnifique collection de statues, de bronzes, de reliefs, de mosaïques, d'inscriptions, de manuscrits, qui existe dans le monde entier.

Alors on comprendra l'admiration des plus grands génies

pour ce sanctuaire incomparable de l'art et de la science, qui faisait dire à un grand savant du dernier siècle,

“ Que Rome était l'école la plus illustre des sciences, comme des arts : ”

Et à l'illustre Erasme, “ qu'en même temps que chacun avait sa patrie, Rome était la patrie commune de tous, la mère bénie et féconde de tous les savants, de tous les lettrés de l'univers. ”

Ce mouvement n'a pas cessé et n'a jamais été abandonné ; les maîtres de Rome ont toujours montré la même sollicitude. Ce que l'on admirait déjà du temps d'Erasme, ce que les savants du siècle de Louis XIV reconnaissent, du milieu des merveilles naissantes à Paris et à Versailles, peut être admiré encore de nos jours, au milieu des développements de la civilisation moderne.

A cette heure où les intérêts de la science, des lettres et des arts ont conquis partout tant de partisans ; à ce moment où d'illustres nations font de si grands sacrifices pour se mettre à la tête du progrès des lumières ; créant des collections dispendieuses, fondant des chaires largement rétribuées, réunissant des collections, empruntées à tous les âges et à tous les coins du globe ; à ce moment où tant de monuments s'élèvent, où de grandes capitales sont bouleversées et reconstruites à neuf, Rome continue d'être le rendez-vous de toutes les curiosités et de toutes les recherches, réunissant plusieurs milliers d'étudiants venus de nations les plus éloignées, et enfin montrant souvent, dans le courant de l'année, le chiffre énorme de trente ou quarante mille voyageurs se succédant et se renouvelant sans cesse.

Et où trouver mieux pour satisfaire le goût, la curiosité, ou la science ? Où rencontrer mieux qu'à Rome et dans l'Etat Romain, lorsqu'on sait tout ce qu'on y trouvera de merveilles et de ressources ? 18 grandes bibliothèques toujours ouvertes, 8 académies, 7 universités, 10 collèges ou séminaires, dix-huit institutions de haut enseignement, une collection telle que celle du Vatican qui est si considérable, qu'un voyageur récent, a dit que le tour des bâtiments, comprenant le Palais et la Basilique qui y touche, équivalait à l'enceinte de la ville de Turin, et à côté de cela, ce que cette cité Romaine offre de touchant dans ses Eglises si nombreuses, si pleines de souvenirs et si riches, dans ses établissements de charité si considérables, si nombreux. Enfin que dire du spectacle d'un gouvernement vraiment populaire et éclairé, qui sait maintenir si haut ses grands établissements d'instruction, tandis qu'il sait répandre la lumière sur les misérables, sur les ignorants, dans ses écoles populaires ouvertes à tous les âges.

Or, l'on ne songe pas assez à reconnaître en ces travaux, la part qu'y ont prise les Souverains Pontifes.

Que l'on aille aux Capitales modernes des plus grandes nations de l'univers, à celles qui revendiquent si haut le sceptre de la civilisation ; que l'on visite leurs principaux monuments, que l'on prenne connaissance de l'histoire de leur origine et de leur développement, et l'on verra qu'à part des vieilles Eglises et des œuvres des siècles de Foi, c'est avec la plus grande lenteur et la plus grande difficultés qu'on est arrivé à élever quelques rares constructions qui présentent, dans leur extérieur, le cachet du goût et d'un

certain arrangement. Et, sans remonter plus haut, au commencement de ce siècle seulement, un des plus grands publicistes d'Angleterre, l'auteur de la publication connue sous le titre des *Lettres d'Atticus*, se plaignait, qu'en dehors de deux ou trois édifices élevés sous les Rois catholiques, on ne pouvait citer à Londres un seul monument vraiment digne de ce nom.

On sait que depuis ce temps là, il y a eu vraiment progrès dans la capitale de l'immense Empire Britannique, mais outre que c'est avoir commencé un peu tard, qu'est-ce que cela en comparaison de ce qu'on rencontre presque à chaque pas à Rome, l'ouvrage admirable de ceux que l'on accuse d'être les ennemis des lumières et de la civilisation ?

Voilà cependant ce qu'ont accompli les Souverains d'un petit Etat, au milieu des vicissitudes les plus grandes, par une impulsion qu'ils communiquaient à toute l'Europe et qu'ils ne recevaient que d'eux mêmes, ou plutôt de l'inter-vention mystérieuse de la divine Providence.

Donc s'il est démontré que les Souverains Pontifes ont toujours su honorer les productions de l'esprit humain et encourager ses efforts ; s'il est prouvé que, sous ce rapport, ils n'ont négligé ni soins, ni vigilance, ni sacrifices de toutes sortes, à ce point qu'aucune souveraineté au monde, aucune nation sur la terre, ne puisse leur être comparée ; si, de plus, il est incontestable que ce sont eux précisément qui, dans tous les temps, ont exercé sur leur époque une influence salutaire qui tendait à maintenir la société contre l'action de la Barbarie et de l'ignorance :

Si enfin, dans ce concours continuuel des hommes d'intelligence, vers Rome, et dans la convoitise des révolutionnaires modernes nous ne pouvons voir autre chose que l'attrait, produit par les splendeurs qui sont de Rome, l'une des plus belles capitales, et assurément la plus intéressante du monde entier, à quelque point de vue que ce soit :

Dès lors qu'on n'accuse point ses Souverains d'être les ennemis des lumières, d'être opposés aux progrès de la civilisation ; de ne pas savoir comprendre les besoins et les exigences les plus pressants de la nature humaine.

Mr. de Montalembert, dans ses deux lettres à M. de Cavour, a admirablement traité cette question, et on sait avec quel talent, quelle vigueur, il a vengé les Souverains-Pontifes du reproche d'être ennemis de la civilisation moderne.

Le *Siècle* avait relevé, avec mauvaise foi, quelques paroles de l'une des dernières allocutions pontificales, et, moyennant une complète altération des textes, il prétendait que le Souverain Pontife se déclarait lui-même l'ennemi de la civilisation.

Dix-huit siècles de gloire sont là pour répondre. L'Eglise ne change pas, et le Pape a proclamé au contraire hautement, que ce qu'il attaquait, ce sont les utopies, les violences, le Socialisme, qui ruinent la civilisation moderne.

*Tous les jours et tous les actes de la vie de Pie IX, dit M. de Montalembert, désavouent cette déclaration de guerre qu'on lui fait faire à l'esprit moderne.*

Mais ce n'est pas tout ce qu'il y aurait à dire, nous avons vu comment Rome a su répondre aux aspirations les plus hautes, aux vœux des plus grandes intelligences. Il reste-

rait un point bien important à considérer, ce serait de voir comment en même temps, elle a répondu à d'autres besoins, c'est-à-dire aux misères, aux nécessités de l'humanité souffrante.

Elle qui a fait tant pour les classes les plus élevées de la société, pour les esprits les plus éminents, pour le génie de l'homme, que n'a-t-elle pas fait pour la consolation et le soutien et la préservation des peuples qui lui étaient confiés ?

C'est ce que l'on peut voir dans la sagesse et la prodigalité inépuisables qui ont présidé à l'établissement de ses institutions administratives et charitables, nous pourrions y revenir plus tard.

### Etude sur le Maréchal de Saint Arnaud,

par M. Jos. ROYAL, président du Cercle Littéraire,  
séance du 9 décembre 1857.

Messieurs,

Ce n'est pas un panégyrique, ce n'est pas un discours, et encore moins une thèse que j'ai l'honneur de vous offrir ce soir : c'est le fruit de la lecture d'un bon livre.

Il nous souvient à tous du génie qui réconciliait le soldat Anglais au soldat Français, faisait manœuvrer cent mille hommes en pays ennemi, comme sur un champ-de-Mars, étonnait par ses opérations savantes et hardies, et inaugurerait la grande expédition d'Orient, par le glorieux fait d'armes de l'Alma. Profond stratégien, preux descendant des chevaliers, brave comme un lion, gai comme le troupiier Français, habile administrateur, grande âme, cœur loyal, le Maréchal de Saint Arnaud est encore un écrivain distingué : ses *Lettres* nous le témoignent.

Etudier cette grande figure des temps modernes, pas à pas, avec sa renommée, dans son expression intime de tous les jours, dans le spectacle de ses causeries du foyer domestique, c'est ce qui remue, séduit et attache le lecteur.

Né à Paris, le 20 Août 1798, orphelin à l'âge de 5 ans, admis à 17, dans les Gardes du Roi ; beau, spirituel, passionné, entraîné par un de ces caractères que l'obstacle irrite, le jeune Leroy de Saint-Arnaud eut une jeunesse orageuse. Passé officier dans un régiment d'infanterie, il se lassa trop tôt de la vie de garnison et se résolut, en 1822, à partir pour la Grèce, qui commençait alors, contre la Turquie, cette guerre dont l'esprit du temps environna d'une sorte de prestige, les premiers soulèvements.

L'enthousiasme irrésistible ne dure guère chez les esprits droits ; aussi, le futur soldat d'Afrique, éclairé par les faits, ne tarda pas à revenir de son opinion première. Néanmoins, il est encore intéressant de le suivre devant le Sénat de Corinthe, où il se présenta devant les Ephores, et de l'accompagner dans les principales villes du Levant : Constantinople, Smyrne, Gallipoli, où la destinée devait le ramener, plus de trente ans après, à la tête de la plus belle armée Française qui ait jamais paru en Orient !

Ce voyage ne fut pas le seul que le Maréchal entreprit. Démonstrations en 1827, l'Italie, la Belgique et l'Angleterre furent tour à tour visitées par le jeune officier ; il y recueillit un fonds d'instruction solide et d'intéressants souvenirs, qui lui furent d'une grande utilité, dans le cours de sa vie militaire. Qui ne sait que le matin de la bataille de l'Alma, passant devant le front des troupes Anglaises, le Maréchal leur dit, dans leur langue, quelques mots qui furent accueillis avec enthousiasme, et que l'on vit les soldats Anglais sortir des rangs pour agiter autour de lui, leurs chapeaux et leurs armes ?

La révolution de 1830 le surprit en Angleterre. Aux premiers bruits de la guerre européenne dont l'insurrection

sembla donner le signal, il sentit-se réveiller ses instincts militaires, revint en France, redemanda et obtint du service. Il fut envoyé, avec son grade de sous-lieutenant, au 64<sup>ème</sup> régiment de ligne, en garnison à Brest. Il s'y maria, et c'est à partir de cette époque que se développe, sans interruption, la carrière du futur Maréchal. C'est à partir de ce moment que date sa correspondance.

Dès les premières lettres on reconnaît, dans l'officier qui écrit à sa famille, l'homme jeune encore, mais qui a déjà connu le monde, qui y a vécu, qui a souffert et qui a réfléchi. Embrassant une période de vingt cinq années, les *Lettres du Maréchal de Saint-Arnaud* retracent, épisode par épisode, événement par événement, cette existence commencée en 1831 en qualité de sous-lieutenant d'infanterie, et terminée en 1854 comme Maréchal de France, sur le plus beau champ-de-bataille, et après la plus belle et la plus brillante des victoires.

Nulle part, l'homme ne se révèle comme dans la cause-intime du foyer domestique. C'est le sanctuaire où il se dépouille de ses inquiétudes, de ses émotions et de ses faux airs de la journée ; il y paraît sans fard et sans apprêt : là sont les coulisses de la vie humaine. Aussi, pour bien saisir les traits de votre personnage, ne le peignez pas à la Tribune ou sur le forum ; mais suivez-le dans les courts instants où il s'épanouit. Prenez place entre lui et ses enfants : remuez les tisons, fumez, jasez avec lui ; épiez-le dans ses gestes, dans sa voix, dans son expression, au milieu de sa famille : puis, jetez à la dérobée un croquis vrai et naturel de cette scène d'intérieur ; vous avez saisi l'homme. Madame de Sévigné, et après elle Madame de Staël ont dit de l'épître : " C'est le coin du feu des absents." Jamais on n'a vu la vérité de ce mot comme dans les *Lettres du Maréchal de Saint-Arnaud*.

En les lisant, vous voyez courir sous vos yeux, la plume qui, " la bride sur le cou, vous peint le cœur généreux, la bonne humeur, le coup d'œil profond et l'âme si patriotique du futur héros de l'Alma. Naturellement, et sans aucun effort d'imagination, vous vous trouvez assis ou étendu sous la tente du brillant sous-lieutenant, riant, devisant avec lui, des hommes et des choses. Il vous conte, " dans le tuyau de l'oreille," ses ambitions et ses espérances ; avec sa narration vous le suivez partout.

Au feu, vous vous enflamez de son ardeur et vous criez : *En avant !* avec lui, vous vous lancez dans la mêlée. Chargé d'une mission de confiance, vous vous intéressez à ses plans, qu'il vous trace en deux mots, et vous vous réjouissez du succès avec lui ; en embuscade, en piquet, vous plaisantez avec lui de la maladresse des balles qui n'osent l'entamer, vous maugréez contre la *Bédouinaïlle* qui se sauve ; plus vous le trouvez en proie à la maladie morale et physique qui le torture, plus vous admirez la " patience et la résignation " qu'il vous dit être son lot."

Le jeune officier possède à un degré éminent l'art de conter. Son style, plein de souplesse et de vivacité, est tout militaire ; il abonde en tours qui vous étonnent par leur fraîcheur et leur nouveauté. Thiers lui-même pourrait lui envier ses descriptions de bataille. L'un peint d'imagination, l'autre d'après nature (1).

Le Maréchal de Saint-Arnaud a eu, comme les autres hommes publics, ses biographes : ses *Lettres* sont la meilleure et la plus digne réponse aux faiseurs anonymes de ces sortes de pamphlets.

Les qualités qui distinguent le vainqueur de l'Alma sont nobles, dignes et chevaleresques. A chacune de ses lettres, on admire un amour passionné pour sa famille, son attachement à sa mère, son humanité pour ses soldats et le dévouement sans bornes qu'il porte à sa patrie.

Revenu d'une expédition le soir, dans sa tente, " quand il donne audience à ses pensées," sa femme et ses enfants chéris, sa mère bien aimée, son frère lui apparaissent, l'encouragent et il lève la tête contre la douleur physique et le découragement qui l'assaillent parfois. Dans toutes ses lettres, vous apercevez le cachet de son noble cœur. Au plus fort de la mêlée, dans le moment le plus critique de sa santé, il pense à ses enfants et il se jette tête baissée dans l'avenir. Ce souvenir est toujours présent à son esprit : " plus il se distinguera, plus il montera en grade, et plus le nom qu'il leur laissera sera riche, puissant et considéré."

Rien à son gré ne marche assez vite. D'une activité dévorante, il ne compte avec rien et avec personne. Il veut des grades et de la gloire pour ses enfants ; il aura l'un et l'autre ; il a confiance en lui, et il aime son métier.

Ceux qui ont lu quelque chose des *campagnes* d'Afrique, savent si ces campagnes étaient pénibles et laborieuses pour le soldat. La peste, les fièvres, le climat, faisaient pour la France, autant de victimes en Algérie, que les plus sanglantes batailles. On jetait des garnisons dans les places que désertait l'Arabe ; on s'entourait de murailles, on faisait des *razzias* les premières semaines, puis tout rentrait dans le silence.

Tout autour, le désert, un océan de sable rouge, pas un arbre, pas la moindre trace de végétation ; à l'horizon, quelques cavaliers Arabes qui disparaissaient comme le vent. Au milieu de tout cela, quelques amas de pierres, un cercle d'habitations, muettes comme la nature d'alentour, d'où s'échappaient quelques fantômes en uniforme français ; telles étaient les garnisons, ou plutôt les tombeaux de Médéah, Milihanah, Blidah, Tlemcen et Djuljelli. Aussi quelle joie, quand le soldat recevait l'ordre de faire des courses, des expéditions et d'aller mourir sur le champ de bataille ! Mais là encore, quelle guerre ! " Ici, écrivait le Maréchal, tout est en miniature, et il n'y a de grand que les fatigues, les privations, les maladies et les défenses. Mais la vraie guerre contre des masses, contre des manœuvres, rien qui y ressemble."

En effet, c'était la guerre de détail, la guerre de *guérillas*, la guerre contre une nation dépossédée, qui fait de chaque pli de terrain une embuscade pour couper une tête, ou fusiller un ennemi ; c'était, en un mot, une guerre où la mort se présentait sous mille faces, toutes moins glorieuses les unes que les autres, et la gloire, le plus rarement possible. Aussi les guerres d'Afrique ont-elles été le creuset où s'est formée cette *Pléiade* brillante de généraux, et ces troupes qui viennent d'étonner l'univers, sous les murs de Sébastopol.

On comprend donc avec quelle joie, quelle ivresse, après 20 années de cette vie, le Maréchal de Saint-Arnaud atteint le but de sa vie, le rêve de ses espérances, un grade qui fasse un nom et un avenir à ses enfants. Écoutons-le.

Orléansville, le 13 novembre 1847.

" Cher frère, les jours se suivent et ne se ressemblent pas ; le télégraphe m'a appris avant hier, 11 novembre, que j'étais nommé Maréchal de camp."

11 novembre, précieuse éphéméride. Il y a dix ans que je recevais à Bone, la Croix de la Légion d'Honneur gagnée à Constantine.

" En 1837, je débarquais sur cette terre d'Afrique, triste, inconnu et lieutenant d'infanterie.

" En 1847, je suis heureux, connu, apprécié, maréchal de camp et Commandeur de la Légion d'Honneur ! Mon but est atteint, mes enfants ont un nom et une position, et moi, par la force des choses, même avec la paix, je serai Lieutenant général dans six ans.

" Maintenant, frère, nous pouvons rire à l'avenir qui nous sourit. En vérité je crois rêver. Tout cela m'est tombé, en 24 heures, comme une pluie d'or. Le 10, je me suis couché Colonel et triste ; le 11, les sceilles du télégraphe me réveil-

(1) Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire la description qu'il fait d'un des plus glorieux faits-d'armes des armées françaises en Afrique, l'assaut et la prise de Constantine, le 13 octobre 1837. Tome 1. page 122.

lent *Général* et heureux. Car vous brillez tous, à mes yeux, bien plus que les deux *Étoiles* que je crois avoir gagnées.”

Napoléon est le premier qui sut se rendre l'idole de ses soldats ; il les aimait, il les estimait pour eux et pour lui ; mais il donnait à cet amour une tournure toute particulière. “*Chair à canon !*” disait-il, un jour où cent mille hommes défilaient sous ses yeux en grande tenue. En effet, le soldat veut être aimé et estimé de ses chefs, mais il ne prétend pas en être ménagé. Aussi n'appartient-il qu'aux hommes comme Napoléon ou Saint-Arnaud de savoir s'attacher le soldat. Le grand Empereur relevant ses blessés, après une grande bataille dont il avait fait une véritable boucherie, n'est pas plus grand, pas plus l'idole de son armée que le Maréchal de Saint-Arnaud, dans la route à jamais désastreuse de Mostaganem à Mascara, dans ses expéditions à travers les déserts et les défilés du Maroc ou de l'Atlas. Un jour, il soignera lui-même ses propres soldats à demi mourants des fièvres et de la peste ; un autre jour, il décrira à son frère, le joyeux caractère du soldat Français, et la glorieuse et pénible mission de ses zouaves ; puis il terminera en disant : “ je les aime comme mes enfants, tout en désirant leur faire entendre quelques balles d'un peu près.”

Voici la lettre qu'il écrivait à son frère, au bivouac, sous Mascara, le 14 juillet 1841, sur la route qu'il venait de faire.

“ Nous avons quitté Mostaganem le 2 ; et notre première journée, coupée en deux par une halte de plusieurs heures, qui ne repose pas, parce qu'on est sous le soleil, sans eau, sans ombre, et dans la poussière, a été des plus pénibles. Nous n'avions cependant que des plaines à traverser. Le bivouac n'a été établi que la nuit. Bien des hommes sont restés en arrière, bien des têtes ont été coupées. Mais le lendemain 3, nous avons quatre lienes de montagne, un soleil de plomb ; mon bataillon avait été choisi pour faire l'extrême arrière-garde. L'ennemi nous suivait froidement et en petit nombre, grâce à Dieu. Au bout de deux heures, les trainards augmentaient, le terrain devenait difficile, plusieurs têtes avaient été coupées. Je dis au lieutenant-colonel Renaud, qui était avec moi à l'arrière-garde : “ Si nous n'en finissons pas avec les Arabes, nous aurons plus de deux cents têtes coupées, il faut un mouvement offensif décidé.”

“ Ce fut son avis, nous partîmes aussitôt au galop avec vingt-cinq cavaliers, une compagnie de zouaves et nous chargeâmes les cavaliers qui nous suivaient en tirillant. Ils ne tinrent pas ; nous leur tuâmes deux hommes et deux chevaux, et ils ne reparurent plus que de très-loin, comme des bêtes féroces qui suivent leur proie et l'attendent avec calme et certitude. Cependant nous les avons trompés, mais que de peines, mais que d'efforts, de supplications, de menaces ! Non, pour les épaulettes de Général, je ne voudrais pas recommencer la vie que j'ai faite, dix heures de suite, le 3 juillet.”

“ A peine les coups de fusil avaient-ils cessé que les trainards ont abondé par vingtaines, par centaines, de tous les corps, de tous les régiments. Ce malheureux bataillon de chasseurs à pied, qui débutait en Afrique, était à la débânde. Il était d'avant-garde, par conséquent à près de deux lienes de moi, et je ramassais ses hommes à l'arrière-garde. J'ai vu là, frère, tout ce que la faiblesse et la démoralisation ont de plus hideux. J'ai vu des masses d'hommes jeter leurs armes, leurs sacs, se coucher et attendre la mort, une mort certaine, infâme. A force d'exhortations, ils se levaient, marchaient cent pas, et accablés de chaleur, de fatigue, affaiblis par la dyssenterie et la fièvre, ils retombaient encore, et pour échapper à mes investigations, allaient se coucher, en dehors de ma route, sous les buissons et dans les ravins. J'y allais, je les débarrassais de leurs fusils, de leurs sacs ; je le faisais traîner par mes zouaves, j'en ai fait monter sur mon cheval, jusqu'à ce que j'eusse sous la main, les

sous-officiers de cavalerie, seuls moyens de transport que nous ayons eus à l'arrière-garde.

“ J'en ai vu beaucoup me demander, en pleurant, de les tuer, pour ne pas mourir de la main des Arabes ; j'en ai vu presser avec une volupté frénétique le canon de leur fusil, en cherchant à le placer dans leur bouche, et je n'ai jamais mieux compris le suicide. Eh bien ! frère, *pas un* n'est resté en arrière, *pas un* ne s'est tué, beaucoup sont morts asphyxiés, mais ce n'est pas ma faute. Toujours le dernier de l'armée, je n'ai pas quitté un buisson, un ravin, avant de l'avoir fouillé, et ma récompense ne se faisait pas attendre, quand vingt minutes après, ces mêmes buissons, ces mêmes ravins étaient visités par les Arabes qui venaient y chercher la proie que je leur avais arrachée.”

“ Dans cette journée, que je n'oublierai jamais, j'ai compris la Macta, la Tafna et tous les désastres de l'Afrique. Mes zouaves si intrépides, si aguerris, si acclimatés, étaient eux-mêmes épuisés, et plusieurs sont tombés sous de glorieux fardeaux. C'était un jour de dévouement et de force morale, c'est bien plus que le courage d'affronter les balles.”

“ Le général Lamoricière m'a dit, que si mon bataillon n'avait pas été d'arrière-garde, il y aurait eu deux cents têtes coupées. Je lui ai répondu : “ Bien plus, mon Général.”

“ Aujourd'hui il fait un *sirocco* (1) horrible : l'air est plus chaud que la bouche d'un four enflammé, la poussière tourbillonne par moments et le vent enlèverait les tentes ; puis à cet ouragan succède un calme plat, mortel. Voilà le temps depuis hier. Eh bien ! moi je t'écris et je ne m'arrête que pour essuyer la sueur qui ruisselle sur tout mon corps. Je souffre, certes, je souffre, mais je serre les dents de rage de voir souffrir autour de moi, et je lève la tête.”

Est-il étonnant après cela que les soldats du maréchal de Saint-Arnaud se fissent hacher pour lui, et qu'il leur ait dû la vie dans plus d'une occasion ?

Si les *Lettres du Maréchal* respirent l'amour filial, l'humanité pour ses soldats et pour les vaincus, si elles nous découvrent un cœur vraiment noble et magnanime, elles témoignent aussi de la droiture de son jugement, de la sûreté de son coup d'œil sur les hommes et sur les choses.

(A Continuer.)

### Ce que c'est qu'une mère.

“ La mère participe éminemment à toutes les prérogatives du père ; sur son front et dans son regard brille, avec un touchant éclat, le reflet de la puissance et de l'autorité paternelle.

“ Mais je vais plus loin : tout cela en elle a quelque chose, sinon de plus grand, peut-être de plus auguste. J'y découvre, en effet, ce que je ne sais quoi d'incomparable et d'achevé que le travail ajoute à la vertu.

“ J'y trouve, dans une extrême tendresse, l'amour le plus patient et le plus fort, et enfin, avec le dévouement sans bornes, la douleur expiatoire.

“ Oui, même après avoir prononcé le nom d'un père, si je demande maintenant : Qu'est-ce qu'une mère ? il faut répondre :

“ Une mère ! c'est, dans une grandeur plus modeste, mais non moins divine, ce qu'il y a de plus vénérable, de plus généreux, de plus doux sur la terre.

“ Une mère ! c'est-à-dire cette faible et sublime créature, choisie par le plus merveilleux des privilèges, et associée si intimement au Dieu du ciel, pour porter dans son sein et nourrir de son lait des êtres mystérieux,

(1) Vent brûlant du désert.

destinés à posséder un jour, ce Dieu lui-même dans la gloire de son éternité.

« Une mère ! ah ! aujourd'hui encore, même depuis la chute originelle, la couronne de la dignité maternelle est belle et sainte ; cette couronne descend des cieux, c'est Dieu qui la dépose sur le front de la vertu, et quand rien n'en flétrit la splendeur, ce diadème paraît plus brillant aux yeux et pèse moins au cœur, que celui des rois.

« Demandez à cette mère si elle échangerait son heureuse maternité contre les plus hautes fortunes, contre une des couronnes de la terre.

« De là vient que les saintes Ecritures ont un si magnifique langage lorsqu'elles nous représentent les gloires de la dignité maternelle, cet admirable ministère de bonté et de sagesse, de conseil et de persuasion, de douceur et de grâce, que la femme chrétienne remplit au sein de la famille humaine.

« Et tant de biens, cette faible femme les puise sans effort, dans les simples inspirations de l'amour maternel, dans les trésors de ce cœur que Dieu lui a fait, à part ; et c'est de là qu'elle les répand à flots inépuisables sur tout ce qui l'entoure.

« Mais qu'est-ce donc que cet amour maternel ? Qui dira sa force et sa tendresse, sa magnanimité et sa puissance ? Qui dira ses joies, son énergie et ses prodiges ?

« Même depuis le péché, les joies de cet amour sont si pures, si ineffables, que le Fils de Dieu, le Saint des saints, nous les présente comme l'image la plus vive des joies célestes et éternelles.

« *Votre cœur*, dit-il, *se réjouira comme le cœur d'une mère, et nul ne vous ravira votre joie. Lorsqu'une mère donne le jour à un fils, sa peine est grande, elle souffre de pressantes douleurs : c'est la malédiction d'Eve qui pèse sur elle : mais lorsque son fils est né, lorsqu'elle l'a mis au monde, non meminit pressuram—elle ne se souvient plus de ses angoisses, tant sa joie est vive et profonde.*

« Indépendamment de ces simples et belles paroles de l'Évangile, il paraît bien que c'est une joie incomparable, la joie la plus douce et la plus noble, une joie pleine de majesté et de mystère.

« Il est bien remarquable qu'Eve si récemment maudite, Eve si coupable et si malheureuse, s'écria avec joie en enfantant son premier-né : *J'ai mis un homme au monde ! Dieu m'a donné un fils !—Possedi hominem per Deum.* Elle sentit que c'était un retour de la bénédiction de Dieu.

« Et saint Paul, longtemps après, n'ignorait pas le secret de cette joie de notre première mère, lorsqu'il écrivait, à la lumière de l'Esprit-Saint : *La femme se sauvera en mettant des enfants au monde : Mulier salvabitur per filiorum generationem.*

« Aussi, parmi les tendresses de la terre, il n'en est point qui ait quelque chose de vénérable et de céleste comme l'amour maternel. Je le dis sans hésitation : c'est ici-bas le plus pur amour. Mères chrétiennes, ne craignez point que vos enfants usurpent dans vos cœurs la place que Dieu s'est réservée. Aimer vos enfants, c'est aimer Dieu qui vous les donna ; aimer vos enfants, c'est aimer ces âmes immortelles que Jésus-Christ a rachetées de son sang.

« Quand vous êtes séparées de ces enfants si chers, vous aimez Dieu qui vous les garde en son sein paternel, à travers les nuages d'une séparation douloureuse, au milieu des combats, ou parmi les orages des mers.

Et quand ils vous sont rendus, c'est à Dieu encore que s'adressent votre reconnaissance et vos transports, votre saisissement de cœur et votre joie.

« Que dis-je ? cet amour est si admirable, il a quelque chose de si profond, de si divin, il découle si sensiblement du cœur de Dieu même et des entrailles de son infinie bonté, qu'on peut dire, sans exagération, que le cœur des mères est le plus bel ouvrage de ses mains ; du moins Dieu semble n'avoir pu trouver dans toute la nature, une plus douce, une plus vive image de son amour pour nous. Voyez quand il veut attirer à lui les âmes égarées : *Venez à moi*, dit-il ; *comme une mère caresse et console son jeune et unique enfant, je vous consolerais, je vous porterais, je vous allaiterais dans mon sein, sur mes genoux, comme une mère...*

« ... Aussi, ce nom si vénérable et si tendre, c'est le seul qu'ait prî sur la terre l'immortelle épouse du Fils de Dieu, et nous disons avec une pieuse confiance : *Notre mère la sainte Eglise.*

« Et lorsque, dans un jour encore voisin de nous, et qui marquera parmi les plus mémorables journées de nos dernières assemblées parlementaires, un éloquent orateur s'écria tout à coup : *L'Eglise, c'est plus qu'une femme, c'est une mère !* le soudain saisissement qui s'empara de l'auditoire transporté, ne montra-t-il pas avec une éclatante évidence, tout ce que ce nom sacré a de puissance pour émouvoir et fléchir les cœurs ?

« Ajouterai-je enfin que l'amour des mères est le plus généreux, le plus désintéressé de tous les amours ?

« Pour moi qui, en admirant cet amour, ai dû souvent lutter, dans l'œuvre de l'éducation, contre ses aveuglements et ses faiblesses, je dois dire que son désintéressement du moins m'a toujours offert et offre encore à mon admiration, quelque chose qui sera inexplicable, s'il n'était divin.

« Un jour, on a trouvé dans un de ces obscurs réduits de Paris, au dernier étage d'une maison reculée, une femme et un enfant. L'enfant vivait encore... mais la femme était morte à côté de lui. Et un morceau de pain échappé de ses mains défaillantes, et qu'elle avait présenté, mourante, au pauvre enfant, attestait que le dernier soupir de son cœur, le suprême effort de sa vie, son dernier regard, avait été pour le fils de ses entrailles. Cette malheureuse et sublime créature était une mère !

« Et maintenant, que dire des douleurs de la dignité maternelle ? Elles sont ineffables comme ses joies. Quand cette couronne se brise ou se flétrit ; quand une jeune et tendre fleur en est arrachée ; quand cette douceur se change en amertume ; quand cette joie qui nous fait oublier de si étranges angoisses, est refoulée, trahie ; quand la pauvreté, l'abandon ou la mort viennent foudroyer sur cette mère et lui ravir ce qu'elle a de plus cher au monde ; oh ! alors il se fait un profond silence dans cette âme, un silence de désolation. Sur ce front décoloré passent des nuages, sombres qui semblent cacher des foudres, et bientôt la tempête éclate.

« *Une voix a été entendue dans Rama, c'étaient des pleurs et des cris : c'était Rachel pleurant ses enfants, et elle n'a pas voulu se consoler, parce qu'ils ne sont plus. Noluit consolari, quia non sunt.* (S. Matth., II, 18.)

« N'était-ce pas aussi au pied de son fils expirant qu'une mère s'écriait autrefois : « O vous tous qui passez sur ce chemin, arrêtez-vous un moment ; considérez et voyez s'il est une douleur pareille à ma dou-

“leur.” *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* (Jérém., Lam., 1, 12.)

“Voilà bien le cri d’une mère dont on a enlevé le fils, dont les entrailles sont déchirées.

“Non, rien n’est plus auguste et tout à la fois plus tendre et plus terrible que ce cri de la douleur maternelle. Je l’ai entendu quelquefois. Il est vénérable, il est redoutable, il a une majesté qui étonne et un éclat qui déchire ; c’est un sanglot de l’âme qui domine et qui saisit, qui pénètre et qui brise. Il n’y a pas de créature si sauvage ni de férocité si extrême qui ne cède à ce cri. La plus humble des femmes devient une lionne quand on lui arrache son fils : *Mater tua leonua.*”

“Rends-moi mon fils !” disait au lion de Florence, dans le transport de sa douleur et à genoux, une mère éperdue, et le lion, saisi d’épouvante, déposa l’enfant aux pieds de sa mère. Ce cri vient d’une douleur si étrange, d’une si profonde et si irrémédiable douleur, que je n’en saurais révéler ici tout le mystère. Je n’en dirai qu’une chose, laquelle m’est enseignée par les saintes Écritures, par ces mêmes livres qui m’ont appris la noblesse primitive de la compagne de l’homme, et puis sa chute, et même après sa chute, les grandeurs et les joies de la dignité maternelle.

“Il est évident, et c’est là ce qui fait définitivement la dignité supérieure de la mère ici-bas, il est évident que la mère est destinée à une souffrance expiatoire et sacrée. Elle est grande parce qu’elle souffre. Et si, en la voyant, je suis saisi d’une religieuse émotion, c’est que toutes les douleurs les plus cuisantes de la terre sont pour elle.

“C’est elle que les angoisses de la vie et les menaces de la mort atteignent la première ; c’est à elle que les peines les plus amères de l’humanité se font d’abord sentir, et cela souvent dans la plus vive, dans la plus heureuse jeunesse ; c’est à elle qu’il a été dit : “Tu les enfantas dans la douleur” : *In dolore paries filios.*”

“Mais ce n’est pas tout : ces enfants dont la naissance lui a coûté si cher, c’est aussi dans la douleur que le plus souvent elle les élève ; ils ne sauront jamais ce que les deux premières années de leur vie ont imposé, et la nuit et le jour, de sollicitudes à leur mère. Enfin, après les avoir élevés, elle les voit quelquefois, contre l’instinct de la nature, tomber sous ses yeux et mourir avant le temps, et c’est pour elle la douleur des douleurs, et alors elle pousse ce cri, ce cri d’une amertume si profonde, d’une angoisse si extrême que rien ne peut en redire l’accent.

“Appelé souvent, par mon ministère, à consoler les douleurs humaines, j’ai rencontré celle-là sur la terre : je n’ai presque jamais pu la consoler ; je n’osais même pas l’entreprendre. Il paraît bien qu’il n’y a que le ciel où cette douleur s’efface. Il paraît qu’il y a dans le cœur et dans les entrailles des mères je ne sais quoi que Dieu sait, mais qui demeure inconsolable et à jamais brisé. Il reste là un déchirement qui ne peut se guérir ici-bas, une plaie que le temps ne ferme point. Qu’est-ce ? Je l’ignore : quelque chose de très-mystérieux et peut-être de divin, qui, froissé une fois par les douleurs de la terre, ne se remet bien que dans une vie meilleure ; peut-être quelque chose du cœur et des entrailles de Dieu même, de sa tendresse et de sa miséricorde. Ce qui est sûr, c’est que les plus vives joies de la terre ne le peuvent apaiser.

“Ne m’appellez plus Noémi, mais Mara,” disait autrefois une femme, une mère longtemps exilée, dont ses concitoyens étaient le retour ; “car le Seigneur m’a remplie d’amertume. J’étais belle autrefois, on m’appelaient Noémi ; aujourd’hui appelez-moi Mara ; car le Seigneur m’a enlevé mes enfants.”

“Et qu’on ne demande pas : Mais pourquoi donc tant souffrir dans une dignité si haute ? pourquoi ces joies mêlées de tant de larmes ? pourquoi des déchirements si profonds dans les entrailles qui nous donnèrent la vie ? C’est un fait ; nous seuls, chrétiens, l’expliquons par la déchéance originelle et par la grande loi de l’expiation ; et en ce moment je n’ai voulu qu’une chose : rappeler ce que je sais des vraies grandeurs de la mère de l’homme.

“Qu’on raisonne tant qu’on voudra sur ces graves objets, c’est encore un fait que, depuis les abaissements de notre nature, une grande douleur patiente et debout, est ici-bas la grandeur la plus digne de ce nom, la seule qui ait une dignité supérieure, devant laquelle tout se prosterne. Eh bien ! je le dois ajouter, cette grandeur, l’homme n’en est pas souvent capable ; la femme au contraire. Quand la foudre éclate et vient frapper une famille dans un fils bien aimé, dans une fille bien chérie, combien de fois j’ai vu cela ! l’homme, le père succombe anéanti ; la femme, la mère est brisée, mais elle résiste ; on voit qu’elle est pour souffrir, qu’elle en a une science profonde, et que, selon l’admirable parole des saints livres, on lui a appris tous les secrets de l’infirmité et de la douleur : *Sciens infirmitatem.* Il y a en elle quelque chose qui demeure là immolé, mais toujours debout et invincible, au milieu des ruines de son cœur.

“Alors toute majesté même d’un père disparaît et s’efface devant la dignité de la douleur maternelle ; et pour moi, en contemplant cette douleur, je compatissais sans doute, mais j’honorais encore plus ; je respectais avec plus d’attendrissement les plus héroïques, les plus réparatrices, j’ai presque dit les plus divines infortunes de l’humanité.

“C’est dans de tels moments que j’ai senti pourquoi, lorsque le Dieu d’éternelle bonté apparut sur la terre et voulut manifester les tendresses de son cœur aux enfants des hommes, il ne sut que se comparer à une mère. J’ai compris pourquoi il fit plus, et voulut s’en donner une, et prononcer, lui aussi, ce nom sacré ; et nous bénissons chaque jour celle dont il reçut le jour, qui éleva son enfance et qui le pressa mort sur son sein.

“Chose admirable ! la Vierge que le Fils de Dieu se choisit pour mère dut être, avant tout, la vierge de l’amertume et la mère des douleurs. Tel fut son nom ; telles furent ses destinées et sa grandeur. Il fallait une douleur maternelle au Calvaire. Tant il est vrai que la nouvelle Eve, la femme évangélique, doit porter en son âme, dans une profondeur inépuisable, un abîme de patience, et dans sa vie un poids sublime de tristesse, qui fait de la mère de l’homme, la douloureuse et incomparable splendeur de l’humanité.

“... Telle est donc la gloire de la dignité maternelle, telle est la félicité pure de la famille humaine, sous les auspices et la protection de l’autorité divine.

“Tel est un père, telle est une mère : belle et sainte alliance de la force et de la douceur, de la puissance et de la grâce, de la sagesse et de l’amour, d’où naissent, dans une fécondité sans tache, la vie, la sécurité, la



joie, la douce paix, la noble abondance, la pieuse harmonie des vertus au foyer domestique, et enfin la grande école du respect.”

Mgr. DUPANLOUP,  
Evêque d'Orléans.

### Les honoraires de deux Médecins célèbres.

Dans une des dernières émeutes qui ensanglantèrent Lyon, un jeune commis, qui se trouvait enrôlé dans la garde nationale, reçut une balle dans la jambe. Transporté à son domicile, il fut visité par le médecin de sa compagnie, qui lui déclara qu'il devait se résigner à faire le sacrifice de sa jambe. Lorsqu'on est jeune, joli garçon, et qu'on possède une jambe bien tournée, on n'y renonce pas sans regret; une jambe de bois, fut-elle en bois de rose, est toujours une jambe de bois. Notre jeune homme était désespéré, et sa vanité lui faisait oublier ses souffrances, lorsque le Docteur Gensoul vint rendre visite au blessé. Il examine la blessure, elle était grave: la balle avait froissé les os; cependant il croit voir quelque chance d'éviter l'amputation. Pendant les soixante jours que dura le traitement, le Docteur Gensoul ne voulant confier à personne le soin du pansement, vint régulièrement visiter le blessé. Chaque fois il s'installait au chevet du lit du malade, cousant avec lui durant de longues heures; si bien que le commis complètement guéri se trouva, avec sa jambe sauvée de l'amputation, avoir un ami de plus.

Il est un proverbe, *Ami jusqu'à la bourse*, dont l'application est généralement faite, même dans les amitiés les plus robustes; or, la réputation du Docteur Gensoul, chirurgien en chef des hospices, était de nature à effrayer le pauvre commis, à l'endroit du paiement.

Ce fut donc d'une voix étranglée par l'émotion qu'il dit au Docteur: Ah ça! mon cher Monsieur, réglons nos comptes... Combien vous dois-je?

—Mais... vous me devez votre jambe, répondit le Docteur, en riant.

—Ma jambe vous remercie; parlons maintenant sérieusement, je suis votre débiteur...

—Parlons donc sérieusement, puisque vous le voulez, interrompit le Docteur Gensoul. Dans les tristes événements que nous venons de traverser, nous avons, tous les deux, payé notre dette à la patrie. Vous étiez garde-national, vous vous êtes battu et vous avez été blessé; je suis chirurgien, et je vous ai soigné, voilà tout. Nous sommes donc quittes; donnez-moi une poignée de main, et n'en parlons plus.

—Permettez-moi au moins, dans cette main que je vous offre, de placer ma sincère amitié.

—Comment donc! mais ce sont là des honoraires magnifiques! et comme l'on dit que les petits cadeaux entretiennent l'amitié, je veux vous en offrir un pour cimenter la nôtre.—À ces mots, le Docteur Gensoul présenta à son nouvel ami un écrin dans lequel se trouvait une Croix de la Légion-d'Honneur. Le jeune Commis, pour sa belle conduite, venait d'être décoré, et M. Gensoul, qui, par ses démarches, avait contribué à cet acte de justice, avait voulu être le premier à lui donner cette bonne nouvelle.

—Un célèbre Docteur appelé M. Bonet, originaire d'une petite ville assez rapprochée de Lyon, avait fixé sa résidence dans cette dernière cité. Chaque samedi il se rendait dans sa ville natale et se reposait, c'était son expression, en donnant des consultations gratuites aux habitants et en visitant l'hôpital.

Un dimanche, une Dame riche, d'une autre ville voisine, se rendit auprès de M. le docteur Bonet, pour le consulter.

Elle prit son rang parmi les pauvres qui attendaient dans l'anti-chambre. Introduite à son tour dans le cabinet, après la consultation, elle ouvre sa bourse.

—Pardou, Madame, dit le Docteur Bonet, vous ne me devez rien.

—Comment, Monsieur le Docteur! je suis si contente de ma visite.

—Non, Madame, vous ne me devez rien, vous savez que le dimanche est consacré par moi aux pauvres; c'est donc à eux que je vous prie de remettre la petite somme que vous me destinez.

### Un Canadien bon Controversiste.

On sait quelles inquiétudes travaillent l'esprit de nos frères séparés et les incertitudes qui tourmentent le protestantisme. Cet état de malaise offre un contraste frappant avec la sérénité de cœur chez les vrais catholiques; aussi a-t-il fourni, dans bien de circonstances, des arguments irrésistibles contre l'hérésie. Mais rarement on en a mieux tiré parti qu'un bon Canadien dans un voyage dans les *Pays d'en Haut*. Voici le fait.

Ce digne *Jean-Baptiste* voyageait avec un protestant, attaché à la compagnie de la Baie-d'Hudson; fatigué d'entendre son compagnon parler sans cesse de religion, finit par lui dire.

—Tenez, vous me fatiguez avec toutes vos questions de Religion; parlons, s'il vous plaît de choses qui soient plus à votre portée et à la mienne.”

—Vous autres catholiques, lui répond le protestant, vous êtes vraiment curieux; vous ne demandez jamais rien à personne, vous ne vous enquez de rien et paraissez toujours pleinement tranquilles, au sujet de la Religion.”

—Grand dommage en effet, répliqua le Canadien, que nous n'allions pas vous trouver, vous autres protestants, pour vous demander des renseignements! Dites-moi: quand vous parcourez une route bien connue, bien tracée, et que vous êtes conduit par un guide bien sûr, questionnez-vous tous ceux que vous rencontrez? Non, sans doute: Il n'y a que ceux qui se sont égarés, et qui ne savent où ils vont, qui s'adressent à tous les passants pour avoir des nouvelles du bon chemin.”

Mercredi, 28 Août M. le Dr. Delinelle, de St. Urbain, comté de Châteauguay, est mort à la suite d'un coup de fusil qu'il a reçu dans le côté. Il était à la chasse avec son ami M. Bisson, Notaire. C'est en traversant une clôture d'embaras que le Dr. a reçu le coup fatal qui une heure après lui causa la mort; il n'a pu être transporté chez lui qu'après son décès. Il a reçu avec ferveur les derniers secours de la religion. Il est mort vers cinq heures de l'après-midi. Il laisse une jeune femme et trois enfants en bas-âge.

Pour mettre sur leur garde les amateurs de la chasse, il est bon de rapporter comment la mort du Dr. a été causée. Il tenait le canon de son fusil sous son épaule; le fusil n'était pas en jeu (bandé) il se prit dans les broussailles et fut mis en jeu.—Le docteur fit un faux pas et ce fut alors que le canon se trouva vis-à-vis de son côté lorsqu'il reçut à bout portant le coup de fusil dans le côté.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL, revue hebdomadaire, publiée par J. B. Rolland & Fils, 6, rue St. Vincent, Montréal.—Abonnement: \$2 par année, payables d'avance.

Des Presses à air dilaté d'Eusèbe Sénécal, 4, rue St. Vincent, Montréal.